

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

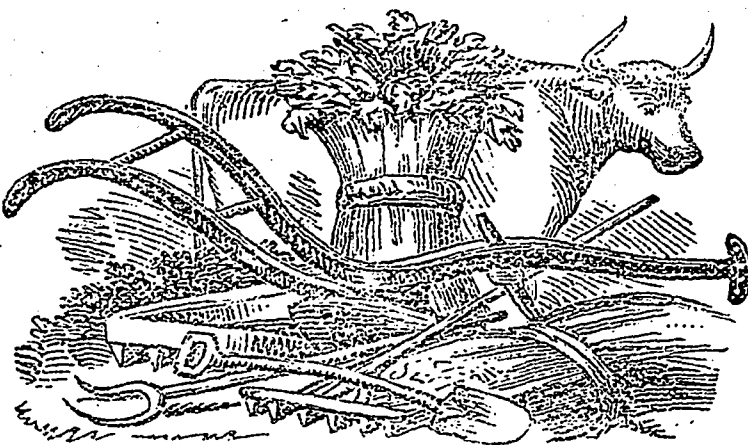
Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jendis

Editeur-Propriétaire
FIRMIN H. PROULX

A qui toutes lettres concernant l'administration de la Gazette et les demandes pour abonnement devront être adressées *franço*.

L'abonnement est de \$1 par an, payable d'avance. On ne s'abonne pas pour moins d'une année.

L'avis de discontinuation doit être donné par écrit à ce Bureau un mois d'avance. Les arriérés devront avoir été payés, sans quoi l'abonnement sera censé continuer, malgré le refus de la Gazette.



Rédaction.

Toutes lettres, correspondances, concernant la Rédaction, devront être directement adressées

FIRMIN H. PROULX.

ANNONCES :

1ère insertion, 10 cts. la ligne ; 2me insertion, etc. 3 cts. par ligne.

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Ces ceux qui désirent s'adresser aux cultivateurs annoncent dans notre Gazette agricole.

Réd. Mr F Bourgeault
Pointe-Clair

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.
Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

SOMMAIRE :

- Causerie agricole* : Les moissons.
- Revue de la Semaine* : Sainte-Anne consolatrice des affligés a toujours été depuis les premiers jours de la colonisation du Canada, l'objet de la vénération et de la confiance des canadiens — De tous les coins de la Province on se précipite vers ses sanctuaires, mais surtout vers le plus ancien : celui de la côte Beauport — Admirable allocation de Pie IX au Sacré Collège : Si le mal est grand, dit-il, le bien aussi s'opère, et, en ces jours de persécution, il s'opère avec un zèle inouï. — On manifeste des appréhensions sur l'invasion de notre catholique Province par la hideuse épidémie de la franc-maçonnerie. — Comment Mgr. Dupanloup s'oppose à ce mal.
- Sujets divers* : Précautions à prendre pour les bœufs. — Les améliorations en agriculture. — Egrainage des céréales. — Défectuosité des faux. — Avis pour les animaux domestiques — Landrie des cochons. — Attachement des animaux. — La sole des chevaux.
- Petite chronique* : Les Canadiens de Etats Unis à Manitoba. — Le Musée Canadien, nouvelle publication littéraire. — Sommaire de la Gazette des Familles.
- Recettes* : Bière économique pendant les travaux des champs. — Crampes aux jarrets des animaux.

de s'y tromper, et il y a trop peu d'inconvénients à en avancer un à ce retarder le moment de quelques jours, pour qu'on puisse s'en inquiéter.

Lorsqu'on accélère trop la coupe du blé, on récolte un grain *retrait* qui est plus petit, se garde moins bien, donne moins de farine : on n'est donc que par cause de nécessité qu'il est permis de moissonner avant la maturité complète.

Lorsqu'on les retarde trop, on est exposé à perdre beaucoup de grain par le fait même de l'opération, par les oiseaux, par les vents, par les pluies, etc. ; mais ces inconvénients peuvent être diminués par des soins et de la surveillance.

« Rien n'est plus pernicieux que le retard, disait Columelle, il y a des siècles, aux agriculteurs de son temps : d'abord parce que le grain devient la proie des oiseaux et des autres animaux ; ensuite parce que les semences et les épis eux-mêmes se détachent facilement des chaumes ; si des vents impétueux ou des tourbillons leur impriment de violentes secousses, les tiges tombent à terre. C'est pourquoi il ne faut pas attendre, mais commencer les moissons aussitôt que les épis prennent une teinte jaunâtre, et avant que les grains deviennent durs, afin qu'ils grossissent dans la gerbière plutôt que dans le champ : car il est certain que si l'on moissonne à propos, le grain prend ensuite du développement.

Voici, en général, d'après certains agriculteurs, les avantages que l'on trouve à la coupe prématurée :

- 1o. Tous les froments mûrissent à peu près à la même époque ; si l'on attend qu'ils soient mûrs, les derniers coupés laisseront échapper le grain. En commençant le moissonner, lorsque les tiges sont encore verdâtre, on évite cette perte.
- 2o. La paille, moins épuisée, est meilleure pour la nourriture des animaux ;
- 3o. On évite ainsi de crainte de voir la récolte diminuée ou au moins considérablement diminuée par les accidents.

CAUSERIE AGRICOLE

LES MOISSONS.

L'époque de la moisson varie non-seulement dans tous les climats, non-seulement chaque année, mais dans la même année selon la nature des terres, l'exposition, l'espèce ou la variété, l'époque des semis et autres circonstances : la fixer, même pour la localité la plus circonscrite, est chose impossible.

Les signes auxquels on reconnaît qu'il est temps de moissonner sont assez certains pour qu'on ne doive pas craindre

de la température ;

40. Le froment coupé prématurément contient moins de son ; Coke prétend, ce semble avec raison, que quand on laisse le blé trop longtemps sur pied, la pellicule s'épaissit aux dépens de la substance nutritive contenue dans le grain ;

50. On n'est pas en danger de perdre les beaux grains. Ceux-ci sont toujours ceux qui ont mûri les premiers, et qui les premiers tombent aussi de l'épi.

Suivant d'autres agronomes cette méthode entraîne plusieurs inconvénients dont les principaux sont les suivants :

10. Si l'on a les plus beaux grains, il y en a aussi qui ne sont pas arrivés à un développement suffisant ;

20. S'il survient des pluies opiniâtres, la récolte se sèche moins facilement : les semences n'étant que complètement sèches, sont dans des conditions plus favorables à la germination ;

30. Le grain, dans la plupart des cas ne peut servir de semence.

Le point où il convient de moissonner est celui où le grain n'est déjà plus assez tendre pour s'écraser sous les doigts. C'est là l'opinion des meilleurs agronomes.

Quant aux plantes oléagineuses, il est facile d'apercevoir le moment le plus favorable à la coupe, au moyen de l'inspection de la semence. Toutes les graines finissent à la plante par un point de la périphérie nommé *hile*, et l'organe où se trouve le point d'attache se nomme *placenta*. Aussitôt qu'il y a solution de continuité entre le placenta et le hile, on peut couper, quelque soit l'état de la plante.

C'est toujours par un temps sec qu'on doit désirer faire la moisson, sauf à la suspendre dans le milieu du jour et la chaleur est trop forte, et l'égrenage trop considérable, car la pluie lui est nuisible sous plusieurs rapports.

Un cultivateur jaloux du succès de ses travaux n'attend pas au moment de la récolte pour faire ses dispositions préparatoires à la moisson, parce qu'il sait que l'ouvrage sera plus fort, que le mode ou les bœufs dont il pourra disposer ne le comporteront. En conséquence, le cultivateur prévoyant et soigneux fait réparer ses voitures, ses harnois, remplir les ornières des chemins qui conduisent à ses champs, nettoyer ses greniers et ses granges, préparer ses liens, etc., etc.

Les instruments employés pour la moisson sont la faucille et la faux-javellier. Le plus rapide est la faux et lorsqu'elle est maniée par un homme habile elle fonctionne parfaitement ; excepté toutefois dans les grains couchés ou mêlés, alors il devient nécessaire de recourir à la faucille, laquelle fonctionne lentement, mais elle passe partout. L'emploi de la faux présente des avantages et des inconvénients : ainsi le grain sèche plus vite parce qu'il est étendu en couches minces, on peut raser la paille aussi près du sol que possible, et le travail est plus long. Or, généralement, un faucheur ordinaire abat deux arpents de grain par jour, et c'est là un inconvénient assez grave, car il ne peut avancer dans les grains couchés ou mêlés, et lorsque ces grains sont avancés en maturité on perd beaucoup par l'égrenage, car la faux frappe trop fortement la tige.

La faucille n'est pas plus parfaite, et l'est moins encore ; c'est l'instrument dont le travail revient le plus cher.

Il n'y a donc pas d'outil qu'on puisse préférer à d'autres, ils ont tous leur bon et leur mauvais côté.

Quand la main d'œuvre est chère et que l'on peut se procurer des ouvriers habiles dans le maniement de la faux-javellier, on devra se servir de cette dernière pourvu que les grains ne soient ni trop couchés, ni trop mêlés et que le terrain ne soit pas d'une pente trop rapide.

Dans les petites exploitations, où la main-d'œuvre est peu chère et où de jeunes enfants peuvent être employés à la culture, on doit préférer la faucille ; on doit aussi se servir de la faucille dans les grandes exploitations où les grains sont couchés ou mêlés.

Outre ces outils on emploie aussi des machines menées par des chevaux, appelées moissonneuses. La plus grande nombre de ces machines ne sont pas assez parfaites et ne font pas un travail assez convenable ; quelques-unes cependant atteignent une grande perfection et coupent les grains aussi régulièrement qu'à la faucille. Avec ces machines, un homme et deux chevaux peuvent dans une journée de dix heures, moissonner douze arpents de grains ; c'est le travail le plus économique obtenu jusqu'à présent.

Après le coupage, le premier soin à donner aux grains est le javelage. Ce travail consiste simplement à retourner les pailles étendues sur le terrain de manière que toutes les parties de ces javelles soient soumises à l'humidité et au soleil. Pendant ce javelage le grain achève de mûrir, soutirant de sa tige les sucs qui y sont encore contenues ; en même temps les mauvaises herbes se dessèchent et exposent pas les gerbes à chauffer. En outre, il est reconnu que le grain mis en javelles se bat plus facilement et se sépare mieux de son enveloppe.

Sous ces considérations le javelage est une opération toujours utile et souvent indispensable, à raison de la nécessité de laisser les grains et les pailles achever de mûrir, ou au moins achever de se dessécher, et du manque de bras pour botteler tout de suite ; mais on l'exagère quelquefois ; d'où il résulte perte de grain ou altération de couleur, altération de la couleur et de la saveur de la paille, même moisissure et pourriture.

Lorsque le temps est favorable, le javelage marche continuellement, mais cette condition n'est pas souvent remplie en automne, et les automnes favorables au javelage sont très-rare ici et plus souvent l'humidité oblige le cultivateur à laisser souvent les grains exposés au mauvais temps. Alors le grain germe et moisit, subit dans tous les cas des pertes considérables. De sorte que si l'on trouvait un moyen de produire les bons effets du javelage, tout en faisant disparaître ses inconvénients, il faudrait l'adopter aussitôt, et le mettre en usage dans tout le pays.

Heureusement ce moyen existe, c'est la mise en *quintaux*. Par ce moyen on fait subir au grain les alternatives d'humidité et de soleil, achève de le faire mûrir tranquillement et parfaitement, et si les quintaux sont bien faits, ils peuvent enlurer de très longues pluies sans altération du grain.

Il y a plusieurs manières de faire les quintaux : les quintaux français appelés *mojettes*, les quintaux anglais et écossais adoptés ici.

Pour faire des quintaux écossais en lie le grain en petites gerbes de la grosseur d'un tiers d'une gerbe ordinaire, on prend dix de ces gerbes ainsi formées, on les met sur deux rangs peu écartés, cinq d'un côté, cinq de l'autre, les têtes serrées les unes contre les autres et écartées du pied. Ce premier rang de gerbes est ensuite recouvert d'un cha peau de quatre gerbes et passées à cheval sur les quintaux la tête en bas et bien liées ensemble. Les gerbes de quintaux sont petites afin de prévenir tout échauffement spontané ; on écarte leurs pieds dans le but de donner à l'air une circulation facile dans toute la masse et à les consolider contre le vent violent. Lorsqu'il tombe une forte pluie, la surface inclinée est seule humectée par l'eau, car elle coule rapidement sur la surface et ne peut la pénétrer profondément.

Les quintaux français diffèrent essentiellement de ceux-ci. Il y en a de diverses espèces. Nous nous bornons à décrire le mode dont l'exécution est plus facile. On prend une certaine quantité de tiges, assez considérables pour former trois gerbes ordinaires. On lie solidement ces tiges près de l'épi et on pose la gerbe ainsi sur le sol, l'épi en haut et les pieds écartés, puis on fait une gerbe plus petite, on la lie près de la base des tiges, et c'est le chapeau au moyen duquel on recouvre les grosses gerbes. Il va sans dire que ce mode de quintaux n'est pas aussi parfait que le précédent; très souvent quand les pluies se prolongent outre mesure les grains chauffent à l'intérieur.

Si l'on a soin de couper le grain lorsqu'il n'est pas mouillé par les pluies, et si le pied n'est pas trop infesté de mauvaises herbes, on pourra faire les moyettes en même temps que l'on coupe le grain; dans le cas contraire, on attendra qu'elles soient ressuyées et que les mauvaises herbes soient fanées. Cependant si l'on fait des gerbes petites et si on donne une aération, on peut mettre le grain en quintaux à mesure que l'on coupe, même lorsque le grain est humide et qu'il est infesté de mauvaises herbes.

Le blé disposé en quintaux peut rester 15 jours à 3 semaines, sans souffrir aucune intempérie et la maturation s'achèvera aussi bien qu'on peut le désirer.

REVUE DE LA SEMAINE

Dans toute la Province de Québec la semaine dernière a été consacrée à honorer Sainte Anne, mère de la Bienheureuse Vierge Marie, et à implorer son assistance pour le soulagement des infortunes spirituelles et corporelles.

O misères humaines, qui pourrez vous calculer! O douleurs corporelles et spirituelles, infirmités de toutes espèces, quel langage pourrez vous faire comprendre à ceux qui n'ont pas encore souffert! à ceux qui rient et qui s'amuse! Trop souvent les hommes sont insensibles au spectacle de la souffrance! Et quand ils voudraient tenter de la chasser de ce monde, n'iraient-ils pas se briser contre une résistance invincible, contre une loi qui les domine et devant laquelle ils sont impuissants?

Mais si les hommes se laissent si peu toucher par les gémissants les plus lamentables, s'ils sont forcés d'avouer que trop souvent ils ne peuvent rien pour l'apaiser; nous chrétiens catholiques nous avons encore l'espoir au cœur: nous avons au Ciel des protecteurs et des protectrices qui s'occupent de nous, qui daignent entendre nos cris, essayer nos larmes et exaucer nos prières.

En Canada, après Marie, mère de Jésus, et le glorieux patriarche Joseph, entre tous les Saints et Saintes qui forment la céleste cour du Souverain Maître, Sainte Anne jouit de la plus grande confiance et de la plus haute vénération.

La dévotion à St. Anne a toujours été vive sur les bords du majestueux Saint-Laurent: elle date des premiers jours de la colonie. Nos pères l'apportèrent de Bretagne et surent la conserver fidèlement. Sainte Anne fut leur patronne privilégiée et leur protectrice fidèle. Le premier temple qu'ils lui élevèrent—temple modeste, sans doute, parce que leur pauvreté était grande—ils le placèrent sur la côte Beauport, à quelques huit lieues au bas de Québec, à l'endroit même vers lequel tant de pèlerins se dirigent encore aujourd'hui, les uns pour obtenir des faveurs, les autres en reconnaissance de bienfaits reçus.

Que de miracles manifestes et éblouissants ont été opérés

par l'invocation de Sainte Anne, soit dans les sanctuaires qui lui ont été successivement consacrés sur la côte Beauport, soit dans ceux qui lui sont dédiés dans plusieurs autres endroits de cette Province, comme à St. Anne de la Pocatière en bas de Québec, ou à St. Anne du Bout de l'Isle près de Montréal, etc.! Tous, nous savons qu'ils sont incalculables. Et pourtant combien de ces prodiges qui n'ont pas eu toute la publicité que ces merveilles du Tout-Puissant devraient toujours avoir! Combien de conversions obtenues par les ferventes prières et les sanglots d'une mère éplorée, d'une épouse malheureuse! Que de grâces de persévérance ont été efficaces par la protection de la Bonne Sainte Anne!

Et puis, Sainte Anne, si elle n'obtient pas toujours les dons pour lesquels nous l'établissons notre avocate auprès du Très-Haut, elle nous fait toujours arriver quelque insigne faveur: la résignation à la volonté de Dieu, des grâces de sanctification, un adoucissement aux maux de cette vie et l'entrée plus facile de la bienheureuse éternité.

O bonne Sainte Anne, faites aussi que le Canada soit toujours le fidèle et pieux enfant de la Sainte Eglise Catholique!

— Nous reproduisons aujourd'hui le discours adressé, le 16 juin, aux cardinaux par le Pape, à l'occasion du vingt-neuvième anniversaire de son exaltation au souverain Pontificat. Au milieu des ténèbres qui s'épaississent sur les intelligences, cette parole est une lumière; contre l'amollissement des caractères et des convictions elle est une force.

Pie IX montre combien Rome a perdu en devenant la capitale d'un royaume terrestre; il lui suffit d'ouvrir les yeux pour la voir, et si la Papauté quittait Rome, combien plus triste serait encore la décadence!

Pie IX, d'ailleurs, ne désespère pas, car, à côté du mal, il voit le bien; à côté des défections et des actes de perversion, il voit les retours et les actes de zèle et de charité; si le présent est triste, un meilleur avenir se prépare.

« Voici, dit le Saint-Père, en s'adressant au Sacré-Colège des Cardinaux, voici déjà la cinquième année que cette ville a été occupée, non par des armées étrangères, comme aux temps passés elle a dû le souffrir plusieurs fois, mais par des armées italiennes qui viennent, non pas pour la protéger et la défendre, mais pour l'opprimer et l'avilir, changeant ainsi l'or très-pur et la très-belle couleur qu'elle tirait de son caractère de capitale du monde catholique pour la physiologie obscure et troublée d'un royaume terrestre, éminemment terrestre.

« Néanmoins des mille points du monde catholique on se tourne plus ardemment vers ce centre de vérité. Et c'est une grande consolation de voir comment, en un temps que signalent tant de tribulations et d'assauts dirigés contre l'Eglise, la foi et la charité brûlent beaucoup plus, et les cœurs se serrent de plus près au Saint-Siège. Observons pour un moment la lutte qui se manifeste entre les deux principes: celui de l'erreur et celui de la vérité. Vous verrez d'un côté des maisons en grand nombre où se dresse la bannière du péché; mais d'un autre côté vous verrez des maisons de refuge où la charité chrétienne accueille les âmes qui se consacrent à la pénitence.

« Vous verrez d'un côté les publications d'une prose absolument et de toute manière éhonté et menteuse, blasphématoire, protégée et soudoyée par ceux-là mêmes qui devraient la réprimer; de l'autre vous verrez les associations pleines de zèle des bons catholiques, adonnés tout entiers à la publication de livres de saine morale, d'écrits édifiants de journaux qui prennent je dirais presque le caractère du catholicisme et se consacrent en partie à réfuter les erreurs

et à mettre à nu les fraudes des révolutionnaires et des sectaires.

" D'un côté vous verrez des apostats et des incrédules qui, pour avoir aidé à naquer le présent état de choses, reçoivent en récompense des chaires d'enseignement où ils montent pour corrompre la jeunesse. La chose est vraiment horrible, mais, hélas ! elle est aussi trop vraie. Or, pour opposer une digue à ce torrent dévastateur, il en est beaucoup qui se consacrent sans relâche à l'instruction d'une grande partie de la jeunesse, soit pour l'éloigner des pâturages empoisonnés, soit pour la ramener dans les voies de la vérité après qu'elle a respiré l'air corrompu des maîtres qui siègent dans ces chaires de peste.

" Si, d'une part, vous voyez abandonnées les églises dans lesquelles retentissaient autrefois les louanges du Seigneur, chantées par tant de religieux et par les vierges ses épouses, si vous les voyez muettes aujourd'hui, désertes et planant sur elles, ce triste silence qui est le règne de l'abandon ; d'autre part, vous verrez les églises qui restent encore au culte, regorgeant de fidèles. Et pour la confusion de ceux qui, sans la moindre pudeur, ont affirmé que le 16 juin passerait inaperçu au peuple Roquais, il est certain qu'au moment où je parle les églises sont pleines de fidèles et qu'en même temps elles sont ornées avec une pompe et une dévotion extraordinaires pour fêter le Sacré Cœur.

" Oh ! oui, que de la porte de son céleste sanctuaire, le divin Rédempteur observe d'un regard plein d'amour et écoute avec une paternelle angoisse nos supplications ; il est certain qu'il les recueille pour les déposer dans l'arche du saint éternel et pour les exaucer à leur temps, et comme nous savons que ce Cœur est embrasé d'une immense charité pour les hommes, nous devons nous persuader que nos prières ne resteront pas sans effets.

" En attendant je me réjouis avec vous qu'en regard de ces obstacles et de tant d'autres, au milieu, je le dirai encore, de cette si grande incertitude de l'avenir, vous qui représentez ici les premiers sénateurs de l'église Catholique vous soyez toujours nos coopérateurs dans la direction de ce grand édifice du divin Rédempteur, son Eglise. Et comment pourrait-il en être autrement ? Trois idées de persécution sanglante ayant pour but la destruction du christianisme, n'ont servi qu'à produire la multiplication de l'Eglise de Jésus Christ : une persécution de quelques années, persécution pharisaique, sectaire et impie, aurait-elle donc le pouvoir d'ébranler nos forces et celles de tant de millions de fervents catholiques ? Non, non.

" La constance est une vertu qui ne s'acquiert pas en temps de paix, et c'est précisément cette vertu qui apparaît vigoureuse dans la lutte présente. Jésus Christ lui-même nous a montré la nécessité du combat, lorsqu'il a dit : Voici que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups, mais bien au milieu des loups, exposés sans cesse aux morsures dévorantes de ces bêtes affamées qui, après avoir déchiré, aspirent une fois de plus à s'abreuver de ce cruel breuvage.

" Peut-être assisterons-nous pas à ce triste spectacle ! Cependant rendons grâce à Dieu et disons que, de loin en loin, quelques loups se convertissent et deviennent des agneaux. Que d'âmes illuminées de la grâce ont fait et font encore que par rétroaction solennelle de leurs erreurs, réparant le grand scandale qu'elles ont donné par l'annonce publique de l'heureux changement de leurs cœurs ! Oui, parmi de si grandes tristesses, il y a deux motifs de consolation, dont l'un est le retour de ces dévoyés, et l'autre la constance de ces excellents catholiques, lesquels, non-seulement restent

solides dans leurs principes, mais coopèrent encore au retour des égarés, soit par la prière, soit par les moyens que la charité leur suggère, et tous, enfin, par leur exemple.

" Que si la fatigue de ce long combat était pour les combattants une tentation d'abandonner leur constance, souvenons-nous d'abord de demander à Dieu une décoration céleste, qu'il nous donne une patience invincible qui nous mette en vain la possession de nos âmes.

" En second lieu, à l'exercice de la patience ajouter celui de la foi, et avec la foi du prince des apôtres, orions, nous aussi, à notre divin rédempteur : Seigneur, sauve-nous, car nous périssons. Oh ! de même qu'alors, il se leva plein de majesté, commandant aux vents et aux eaux de se calmer, de même nous le prions de renouveler et commandement, et soyons assurés du même succès.

" Foi donc et constance ! Avec la foi, unissons nos cœurs ; avec la constance dominons les dangers de la fatigue et les insinuations de tous ceux chez lesquels la fatigue amène la faiblesse au point de leur faire consentir des projets qui leur laisse le vivre tranquille, mais aux dépens de leur conscience et de leur dignité."

" Foi donc et constance ", dit le Pape : c'est dans la Foi que nous puissions la constance et c'est par la constance que nous arriverons à la victoire, et cette victoire ne paraît-elle pas assurée, quand on voit Dieu donner un tel Chef à son Eglise et prolonger si merveilleusement ses jours ?

— Nous entendons dire quelquefois que la franc-maçonnerie pénètre dans nos campagnes pourtant catholiques ; que plusieurs fils de bonnes familles ont apporté cette gangrène des Etats Unis et que, dans les villes, il n'est pas rare de voir des jeunes gens, que nous serions disposés à estimer et recommander, faire parade des insignes de cette secte impie et sacrilège.

Il est une *Etude sur la franc-maçonnerie*, d'environ deux cents pages in-12, dont nous recommandons la lecture à nos souscripteurs. C'est une petite brochure qu'on peut se procurer chez les MM. Rolland et Cie., à Montréal, rue St. Vincent, No. 12.

Voici comment la *Nouvelle France* analyse cet opuscule et le recommandant à ses lecteurs :

" Pour tout esprit sérieux et réfléchi, les idées révolutionnaires qui pénètrent toutes les classes de la société depuis un siècle et demi sont incontestablement le produit de la franc-maçonnerie. Cette secte dangereuse à tous les points de vue enserrme le vieux et le nouveau continent dans un réseau formidable, et son action délétère se fait sentir chaque jour davantage.

" En présence du péril social, Pie IX et l'épiscopat catholique ne cessent de signaler les agissements occultes de cette secte et de dévoiler son influence malfaisante aux adeptes de la bonne foi.

" Dernièrement encore Mgr. l'Evêque d'Orléans a démasqué et réfuté les sophismes de la franc-maçonnerie dans une brochure qui a fait sensation. Il a prouvé, d'après les aveux mêmes de ses fondateurs, que la franc-maçonnerie est l'antipode de la religion, le laboratoire de la révolution, et l'ennemi à tout jamais du catholicisme et même de l'idée chrétienne. C'est du fond de ces loges que sont sorties les idées révolutionnaires de 1789, de 1830 et de 1848.

" Mgr. Dupanloup étudie, dans une première partie, l'antagonisme radical de la religion et de la franc-maçonnerie ; dans une seconde partie, il examine si un homme sérieux, si un homme de bon sens peut être franc-maçon ; enfin dans une troisième partie, il met en évidence l'action politique et révolutionnaire de la franc-maçonnerie. La conclu-

sion ressort tout naturellement de ce substanciel et éloquent exposé : la fraude maçonnique est ou un danger ou une chimère ; tout chrétien doit y rester absolument étranger ; les hommes de bonne foi qui sont entrés dans la franc-maçonnerie doivent revenir à la grande Église catholique où leur place est marquée."

Précaution à prendre pour les bains

Il y a des imprudents qui ne pensent à rien, qui négligent de prendre les mesures les plus simples pour assurer les bons effets du bain, pour en prévenir les dangers, qui peuvent être très-sérieux.

Il est rare que la température de l'eau ne soit pas inférieure à celle de l'air ; elle est toujours inférieure à celle du corps : de là le saisissement plus ou moins désagréable qu'on éprouve en y entrant.

Si votre digestion n'est pas faite, ce saisissement peut l'arrêter brusquement, et vous occasionner une indigestion, peut-être même une congestion.

Si vous êtes en sueur, la transpiration soudainement arrêtée, se répercute à l'intérieur : c'est une fluxion de poitrine, et peut-être une attaque d'apoplexie.

Donc, avant d'entrer dans l'eau, il faut attendre que la digestion soit faite, c'est-à-dire qu'il faut généralement attendre trois heures après le repas et sentir que le travail n'occupe plus l'estomac. Un bain de mer peut se prendre un peu plus tôt, parce que l'eau de mer a des propriétés plus toniques, plus excitantes ; mais, dans tous les cas, mieux vaut attendre un peu que de s'exposer.

Si vous êtes en sueur en arrivant au bain, attendez aussi quelque temps, même avant de vous déshabiller ; puis procédez à cette opération avec lenteur ; enfin, restez quelque temps au bord de l'eau avant de vous y jeter.

Ces précautions sont bonnes pour tout le monde ; elles sont indispensables pour les constitutions faibles, pour les petites sautes.

Une fois dans l'eau, remuez-vous-y.

Si vous ne savez pas nager, battez l'eau de vos bras, marchez, plongez, agitez-vous.

Et vous savez nager, il faut le savoir, nous n'avons rien à vous recommander ; le plaisir de la natation est tel, qu'aucun nageur ne songe à rester en repos dans l'eau, et la natation est l'exercice qui contribue le plus au bon effet des bains froids.

Après de quelques secondes, la sensation désagréable du premier moment a disparu.

Le moyen le plus simple d'abrégier cette sensation, c'est de se plonger d'un seul coup dans l'eau, et la tête la première.

Si vous n'avez pas ce courage, mouillez-vous d'abord les mains, les bras, la poitrine et entrez hardiment, vivement.

Quinze minutes de bain et de natation suffisent aux tempéraments affaiblis ou nerveux ; quarante minutes conviennent aux bonnes constitutions.

Au delà, c'est l'excès ; ce peut être le plaisir, ce n'est plus l'action salutaire du bain ; les constitutions faibles se débilitent encore plus, les constitutions fortes s'affaiblissent ; on sort du bain fatigué, épuisé, sans éprouver le bien-être qu'on avait venu chercher.

En général, il faut sortir au second sisson.

Le premier est celui qu'on éprouve en entrant dans l'eau ; le second vient quand le refroidissement du corps est porté à un certain degré.

Sortez donc du bain, essayez-vous complètement et fortement, habillez-vous promptement, et livrez-vous à un exercice modéré.

Alors une délicieuse réaction s'opère : la peau et les muscles se détendent, la circulation reprend un cours plus régulier ; la respiration et toutes les fonctions vitales s'effectuent avec une énergie toute nouvelle ; l'appétit grandit ; on se sent revivre ; l'organisme est tonifié.

Un ou deux bains par semaine suffisent à un valétudinaire ;

Trois ou quatre conviennent aux personnes qui jouissent d'une bonne santé ; c'est un bain tous les deux jours.

En prendre plus, c'est chercher le plaisir, ce n'est plus obtenir

la force : nous parlons des bains de rivière ; les bains de mer peuvent se prendre tous les jours.

Une grave imprudence, c'est, quand on a un vêtement de bain qui couvre la poitrine et le dos, de le conserver quelque temps hors de l'eau ; l'évaporation de l'eau se fait alors aux dépens de la chaleur du corps, et une grave fluxion de poitrine peut survenir.

Avec toutes ces précautions qui sont bien faciles à prendre, rien de plus salutaire que les bains froids par ces temps de chaleur.

C'est le moyen le plus sûr de conserver l'appétit, de conserver ses forces, et d'éviter les maladies de la saison.

Les améliorations en agriculture

On améliore un domaine lorsqu'on y joint de nouvelles terres qu'on échange celles qui sont plus éloignées contre celles qui sont plus rapprochées, qu'on en surveille mieux la culture, qu'on le pourvoit d'un plus grand nombre de bestiaux, etc.

Le but de l'agriculture doit toujours être d'améliorer son fonds sous tous les rapports ; car il est de fait que dès qu'il cesse d'être amélioré, il se détériore, l'état qu'on appelle stationnaire étant presque impossible à conserver, à raison des accidents, des variations atmosphériques, etc. Nous disons sous tous les rapports, parce que souvent une amélioration partielle mal combinée est plus nuisible qu'une non-amélioration.

Par exemple, lorsqu'on fait des fossés d'écoulement trop multipliés qui dessèchent le sol outre mesure ; lorsqu'on achète un plus grand nombre de bestiaux qu'on ne peut en nourrir, ou qu'on ne peut employer les fumiers, on fait une fausse spéculation.

Chaque partie de l'agriculture a des moyens ou des procédés d'amélioration qui lui sont particuliers. On n'améliore pas un bois comme un champ, un troupeau de bêtes à laine comme un troupeau de vaches. La science agricole se compose principalement des connaissances propres à faire choisir, et traire les différents méthodes connues, celles qui vont au but plus directement et plus économiquement.

On améliore les races des animaux domestiques, 1^o. en prenant toujours les plus beaux individus de la race, tant pour le mâle que pour la femelle ; 2^o. en croisant des races qui ont des qualités différentes, pour en faire une métis ; 3^o. en les mettant dans les circonstances les plus favorables possibles. Dans ces cas c'est, comme on le sait, toujours le mâle qui a le plus d'influence sur la perfection, excepté la grosseur ; et c'est par conséquent sur lui que doit se porter la principale attention, non seulement au physique, mais encore au moral.

Ainsi, veut-on améliorer la race des chevaux canadiens pour le trait, on choisit le plus bel étalon, soit relativement à sa forme, soit relativement à sa grosseur, et en même temps le plus ardent au travail, le plus sobre le plus doux, etc. et on lui donne une jument qui approche le plus possible de lui sous les mêmes rapports. Les petits qui proviennent de leur accouplement seront surabondamment fournis de lait dans leur première enfance, non seulement par leur mère, grandement accrue à cet effet, mais même par les vaches dont la traite lui sera consacrée ; plus tard il sera mis dans les pâturages les plus fins, les plus succulents et les plus abondants ; toujours on le traitera avec douceur, on l'accoutumera à vivre avec les hommes et les autres animaux, on évitera tout ce qui pourrait lui faire peur, etc. On ne le mettra au travail et on lui fera faire des petits que lorsque son accroissement sera complète, que lorsque toutes ses parties osseuses et musculaires seront consolidées, c'est-à-dire à sept, huit et même neuf ans.

C'est par des moyens lents, mais certains, que les cultivateurs améliorent leur situation personnelle, et augmentent la prospérité de leur pays. Nous commençons à voir en ce moment les heureux effets de l'amélioration de nos terres par l'introduction des mérinos. Pourquoi ne s'occuperait-on pas aussi de l'amélioration des autres animaux domestiques ? Les types ne manquent pas, ce n'est que la volonté d'en faire usage et la constance.

Pourquoi ne pas choisir généralement parmi la grande quantité de variétés de poules, de pigeons, de canards, etc., celle qui

est la plus avantageuse, soit sous les rapports de la grosseur, de la bonté, de la fécondité, du moindre entretien, etc.? Que de réflexions ce sujet peut faire naître! Mais il faut s'arrêter.

Egrainage des céréales

Le blé et autres céréales s'égrainent lorsque leurs grains sortent de la balle ou par l'effet des vents, ou dans les manipulations qu'elles reçoivent avant d'arriver à la grange. Il est prodigieux combien il se perd ainsi de grains dans l'opération du sciage des blés, et du fauchage des avoines, etc., dans leur javelage, liage, transport, etc. On pourrait croire, à l'indifférence de la plupart des cultivateurs et de leurs ouvriers, que ce n'est que pour la paille qu'ils ont semé et récolté. C'est un véritable délit contre la société, et un acte de folie de leur part. La seule méthode du javelage fait, certaines années, perdre la moitié et plus du produit des avoines. Il faut que le monde vive, nous ont plusieurs fois répondu des fermiers de qui nous excitons la surveillance à cet égard, voulant dire que les corneilles, les peris, etc., profiteraient des grains laissés dans les champs. Que dire après une pareille réponse? Hauser les épaules et se taire. Tristes effets d'une mauvaise éducation! Mais tous les cultivateurs heureusement ne pensent pas de même. Il en est de soigneurs qui font lier les gerbes avec précaution, qui les font enlever le matin, qui placent des toiles dans les charrettes, etc., ceux-là sont les amis de leur famille et de la société entière.

Defectuosité des faux

Les defectuosités que l'on rencontre quelquefois dans les faux proviennent et de la qualité de l'acier, du fer, et de la manière dont elles ont été trempées. Il arrive bien souvent qu'elles ont été moins chauffées dans certains endroits que dans d'autres: la trempe n'étant point égale, il en résulte que la faux n'a pas partout la même dureté: une partie est très-dure, et l'autre très-molle. On s'aperçoit aisément de ces defectuosités en passant doucement sur le tranchant avec une pierre à aiguiser dont on connaît la dureté: selon que cette pierre mord plus ou moins, on s'assure si le tranchant est bien égal, s'il est plus dur dans un endroit que dans un autre, ou s'il est trempé au degré qu'il faut. On peut aussi reconnaître les endroits mous ou durs, soit en frappant à petits coups le tranchant d'un couteau contre celui de la faux, soit en promenant lentement sur ce dernier une petite lime douce, les différentes impressions faites par le couteau ou la lime indiqueront suffisamment les inégalités de la trempe: alors on marquera sur la lame, avec un instrument pointu, les endroits mous et les endroits durs. Lorsqu'il s'agit d'établir le tranchant des premiers, on les mouillera avec de l'eau froide, ainsi que le manche et l'enclume destinés à acérer les faux, et on battra ces endroits jusqu'à ce que le tranchant soit établi: l'eau froide donne à la lame une trempe plus dure; au contraire on battra à sec les endroits durs, parce que les coups donnés ainsi détrempent un peu la lame et l'adoucisent. Peu de personnes savent battre les faux, et beaucoup les abîment: de là ces lames tordues et à tranchant inégal. Il faut battre également tout, et toujours en proportion de la qualité du fer dans l'endroit où l'on bat.

Le tranchant d'une faux destiné à couper des herbes fortes, telles que la luzerne, les gros foins, etc., doit être court. Il doit être long et bien aplati, s'il s'agit de faucher des herbes fines. Lorsqu'on aiguise la lame avec la pierre, on doit suivre le même principe.

Auges pour les animaux domestiques

Une ferme est toujours pourvue d'une certaine quantité d'auges, les unes fixes, les autres portatives. Il est rare qu'on surveille la propreté des auges avec l'attention convenable. Aussi combien de maladies, de pertes de bestiaux, qui n'ont pas d'autre cause que le défaut de soin à cet égard! Celles des chevaux surtout, si délicats dans le choix de leurs aliments, peuvent communiquer facilement la morve, et devraient être nettoyées à l'eau chaude au moins une fois par semaine. Il n'y a pas jusqu'à celle des cochons, dont certaines ne l'ont peut-être pas

été depuis vingt ou trente ans qu'elles servent, qu'on ne doive laver aussi de temps en temps. C'est peut-être par ces auges que la LADRERIE, cette singulière maladie, se propage parmi eux. En effet, les HYDATIDES qui la causent se logent fréquemment sous la langue, et peuvent, doivent même faire couler de là leurs œufs dans le manger, et passer par cet intermédiaire, d'un animal malade à un animal sain. Nous ne pouvons donc trop recommander aux cultivateurs de surveiller le nettoyage des auges de leurs fermes. Ils perdront quelques journées dans l'année, il est vrai, mais combien ne gagneraient-ils pas si, par ce moyen, ils garantisent leurs chevaux de la morve, leurs montons de la clavelée, les cochons de la ladrerie, etc.!

Une attention qu'il faut avoir aussi lorsqu'on fait poser une auge à demeure, c'est qu'elle ne soit pas trop haute pour l'espèce d'animal qui est destiné à s'en servir. La gêne que l'animal éprouve en mangeant ou en buvant est des plus cruelles, et elle peut donner lieu à des accidents. Nous faisons cette observation, parce que nous avons vu trop souvent dédaigner cette précaution et que ses conséquences nous ont frappé. Il est si aisé d'éviter cet inconvénient, qu'en vérité ce serait mauvaise volonté que de ne pas le faire.

Ladrerie des cochons

Maladie des cochons, qui n'est indiquée, dans ses commencements, par aucun symptôme extérieur, et qu'on reconnaît, lorsqu'elle est arrivée à une certaine période, à leur tristesse, au changement de couleur de leurs yeux, à la lenteur de leurs mouvements, à l'épuisement de leurs forces, et enfin à la chute de leurs soies, dont la bulbe devient sanguinolente. Peu après l'invasion de ce dernier symptôme, l'animal qui en est attaqué meurt.

Cependant on peut reconnaître, dès les premiers temps de la maladie, qu'un cochon est lardé, en examinant le dessous de sa langue, qui, dans ce cas, offre des tubercules blancs plus ou moins nombreux.

Ces tubercules sont les parois extérieures des sacs d'une espèce particulière d'hydatide, observée seulement il y a quelques années par Verner, et qu'il a appelée HYDATIDE DU COCHON, *hydatis fana*. C'est ce singulier animal qui cause seul la ladrerie du cochon, comme ça été vérifié par Broussouet, à l'École vétérinaire d'Alfort, à l'époque où l'ouvrage de Verner fut publié, c'est-à-dire il y a plus de trente ans. Les autres hydatides sont fixées seulement à un viscère particulier, et par conséquent dans des cavités; mais celle du cochon se trouve non-seulement sur tous les viscères et dans toutes les cavités, mais dans la graisse, le lard, dans l'intervalle des muscles, enfin partout où il y a une disjonction quelconque, ainsi qu'un des cochons lardés, gardé par Broussouet jusqu'à sa mort naturelle, l'a fait voir. Ces animaux se touchent presque dans ce cochon aux endroits précités. Dire comment les hydatides se multiplient, et surtout pénétrant dans le corps de ces animaux, dans toutes les parties qui offrent du tissu cellulaire, est chose impossible dans l'état actuel de la science. Les différents systèmes qui ont été publiés pour l'expliquer ne peuvent satisfaire aux résultats de l'observation; il faut attendre que le hasard nous fournisse des faits propres à nous mettre sur la voie.

L'objet que les cultivateurs ont le plus intérêt de constater est de savoir si cette maladie est contagieuse. Plusieurs motifs portent à le croire, et, dans l'incertitude, il est prudent d'agir comme s'il était prouvé qu'elle le soit: en ce sens, on doit isoler tous les cochons qui par l'inspection du dessous de leur langue, indiqueront qu'ils en sont affectés.

Lorsque les hydatides sont peu nombreuses dans un cochon, elles n'influent point sur sa santé, il faut qu'il y en ait déjà beaucoup pour qu'il s'en montre sous la langue. Chaque jour, elles augmentent en quantité, absorbent la lymphe, ôtent aux chairs l'aliment qui leur est nécessaire, et déterminent enfin, lorsqu'elles sont devenues excessives, l'espèce de gangrène sèche qui cause la mort de l'individu.

On a indiqué un grand nombre de remèdes contre la ladrerie; mais aucun n'a réussi ni ne pouvait réussir d'après ce que nous venons d'observer. La propreté, si à désirer dans toute éducation d'animaux, n'a aucune influence pour l'empêcher de naître, ni pour la guérir, puisque des fœtus en ont montré, et qu'il n'est

pas vni que les sangliers en soient exempts. D'ailleurs, l'analogie vient dans ce cas à l'appui de l'expérience, puisqu'on ne peut pas dire que les dauphins, qui parcourent continuellement les mers, soient sales, et ils ont cependant été trouvés excessivement pourvus d'une espèce très-voisine de celle dont il est ici question.

Le seul moyen à employer pour diminuer les pertes que peut occasionner la ladrerie, c'est de tuer les cochons qui en sont atteints aussitôt qu'on s'aperçoit de leur présence. Leur chair, comme nous avons pu en juger personnellement, est molle et fade; mais son usago ne produit aucun effet nuisible sur ceux qui en mangent, surtout lorsque la maladie n'est pas arrivée à son dernier degré.

De tout temps, en France, la vente des cochons ladres a été défendue par des réglemens de police. On avait même créé sous Louis XIV des charges sous le nom de conseillers du roi, jurés langueyeurs de pores, dont les fonctions étaient de s'assurer si les cochons amenés au marché n'en étaient pas atteints. Ces réglemens sont sages et devraient être maintenus dans nos campagnes comme dans les villes, non pas à cause du danger de l'usage de leur chair, mais parce que cette chair étant de qualité inférieure, c'est un délit que de la vendre comme bonne à ceux qui ne savent pas la reconnaître.

Il est impossible de manger du bœuf où il y a des hydatides sans s'en apercevoir, parce que ces hydatides sont plus dures que le reste, et croquent sous la dent.

Attachement des animaux

Les animaux domestiques s'attachent aux personnes qui les soignent, et aux autres animaux avec lesquels ils vivent habituellement. Cette disposition est trop avantageuse pour qu'on ne doive pas chercher tous les moyens de l'augmenter, de la fixer; cependant le fait-on? Pour quelques individus d'un caractère doux on d'un esprit réfléchi, il est mille brutaux, mille insoucians, qui les assomment de coups, exigent d'eux un travail au-dessus de leur force, les laissent mourir de faim, etc. Voyez la Suisse, l'Angleterre et autres pays, où on traite les chevaux, les bœufs, les vaches avec douceur, où on en tire un service plus considérable qu'ailleurs. Que de faits touchants l'histoire rapporte de l'attachement, nous ne dirons du chien, dont c'est la vertu par excellence, mais des animaux cités plus haut, mais des lions, mais des tigres même! Il n'est point rare dans les campagnes de voir des chevaux, n'obéir qu'à leur maître, des vaches refuser leur lait à tout autre femme que celle qui les trait ordinairement. C'est par l'habitude du vivre avec les animaux et par les procédés constamment bons à leur égard qu'on peut les amener à s'attacher. Il est à désirer que ce système de conduite devienne plus général qu'il ne l'est en ce moment.

L'attachement des animaux les uns pour les autres a aussi des avantages importants pour l'homme. Les chevaux qui s'aiment par l'habitude d'être ensemble paraissent plus exposés à se soulagier dans le moment du travail. Les vaches qui paissent depuis longtemps dans le même lieu s'écarteront moins les unes des autres que celles nouvellement réunies. On a vu des séparations d'animaux affecter leur moral au point d'abord de leur faire refuser l'ouvrage, de les rendre méchans, et ensuite de les conduire à la mélancolie et à la mort. On a vu à des Musées d'histoire naturelle le chier vivre familièrement avec le loup, avec le lion, la poule avec l'aigle. Que d'exemples de même genre nous pourrions citer.

La sole des chevaux

La sole est, dans le cheval, la portion de corne qui recouvre la face inférieure du sabot, enfin la partie du pied qui pose immédiatement à terre lorsqu'il n'a pas de fer.

La sole est exposée à une multitude d'accidents et de maladies.

Elle peut être contuse par le fer lorsqu'il porte dessus, et elle peut aussi être brûlée lorsqu'on y applique un fer trop chaud; ou que, moins chaud, on l'y laisse par trop longtemps; elle se dessèche lorsqu'en ferrant, le maréchal l'a trop portée, à moins qu'on n'y porte remède en la garnissant d'un cataplasme émol-

lient, d'onguent de pied, de suif ou d'un corps onctueux quelconque.

Lorsqu'un cheval a marché sans fer sur du pavé, des graviers, du sable, des cailloux, ou enfin sur un terrain dur, la sole se meurtrit, c'est ce qu'on appelle sole battue; les pieds plats et les pieds combles sont bien plus incommodés de cet accident que les pieds creux.

La sole peut être percée par des clous et blessée par des chicanes, des débris d'os, ou de bouteilles cassées, enfin par toutes sortes de corps contondants, piquants ou coupants, sur lesquels les animaux mettent les pieds en marchant. Cet accident n'a aucune suite lorsque la blessure que ces corps forment ne va pas jusqu'au vif; cependant si la sole était percée, et qu'il y eût un trou, il faudrait le boucher avec du cambouis ou du suif, pour empêcher qu'il ne s'y introduisît quelque corps étranger, ou, ce qui est encore mieux, y mettre un peu d'étoupe trempée dans du vin-de-vie, et les y maintenir au moyen d'une petite attelle ou cellule, soit de bois, soit de fer.

La sole est aussi exposée à une maladie chronique qu'on appelle crapaud; cet ulcère, qui d'abord se manifeste à la fourchette, gagne peu à peu la sole et la détruit avec le temps.

On sent bien que la cure de tous ces accidents nécessite l'emploi de différents moyens.

Lorsque le fer porte sur la sole et qu'il fait boiter l'animal, il faut le faire déferer, donner un peu plus d'ajusture au fer, qu'on attache avec des clous dont les têtes sont minces: ces clous seront brochés bras et peu serrés; en les rivant, on garnira le dedans et le pourtour du pied d'un cataplasme fait avec des plantes émoullientes, ou du son enit dans un peu d'eau et dans lequel on aura fait fondre de l'onguent de pied, du suif ou autre corps gras. Ce cataplasme peut encore être de la boue de vache.

Lorsque le fer a été appliqué trop chaud; la maladie est plus grave; quelques précautions qu'on prenne, les suites en sont quelquefois fâcheuses, surtout si la chaleur a pénétré sous la paroi jusqu'à la chair qui entoure l'os du pied; la chair se dessèche, se dévie et le pied devient comble; si au contraire la brûlure s'est bornée à la sole, le mal est moins grand; dans l'un et l'autre cas il faut déferer, donner plus d'ajusture au fer, puis parer légèrement la sole avec la cornière du botaire tout autour du pied, à l'endroit où la sole s'unit à la paroi, afin d'en faire sortir la sérosité que la brûlure produit ordinairement, faire comme pour le cas précédent, mettre des cataplasmes émoulliens; si la paroi se détache des feuillettes, quoiqu'on fesse, le pied deviendra comble et est à dire que la sole excédera la paroi.

Pour la sole battue on emploiera les mêmes moyens. La sole piquée par le clou de rue nécessite le traitement du clou de rue; il en est de même pour tous les autres accidents dont nous avons parlé, ils doivent être traités comme les plaies faites par contusion ou déchirement.

Petite Chronique

Les Canadiens des Etats-Unis à Manitoba. On dit dans l'Echo du Canada de Fall River:

« Nos Canadiens, qui sont partis pour Manitoba il y a quelques semaines passées, ont écrit à leurs familles demeurées à Fall River: Nos amis semblent être très-satisfaits de leur voyage, et ils espèrent réaliser à Manitoba tous les rêves de bonheur et de prospérité qu'ils ont faits pour l'avenir de leurs familles. Ils parlent en termes très-élogieux de cette province, et nul doute que cela décidera plusieurs autres à aller s'y établir.

« Nous voyons avec plaisir ce mouvement de colonisation à Manitoba. Nous espérons qu'il grandira, et que nos Canadiens des Etats-Unis se prévaudront des avantages qui y sont offerts, avant que les Mennonites n'aient entièrement occupé les terres fertiles de cette contrée. »

Le Musée Canadien — Tel est le titre d'une nouvelle publication littéraire, scientifique et religieuse que nous venons de recevoir et qui paraîtra régulièrement le premier et le quinze de chaque mois, par livraison de 40 pages format in-8, et formera au bout de l'année un volume de 960 pages. Cette publication est rédigée par M. J. F. Morissette, à St. Roch de Québec, No. 67, rue St. Joseph, à qui les demandes d'abonnement doivent être adressées. Le prix de souscription est de \$3 par an, strictement.

ment payables d'avance. Le numéro-prospectus et le premier numéro que nous venons de recevoir de cette nouvelle publication contiennent plusieurs écrits de nos littérateurs canadiens. Nul doute qu'avec la collaboration de nos meilleurs écrivains canadiens cette publication devra recevoir tout l'encouragement que nous devons accorder à une semblable publication.

Sommaire de la " Gazette des Familles ", livraison du mois de juillet.—Huitième entretien sur la famille: Devoirs des enfants à l'égard de leurs parents.—Les Jansénistes.—Le Tiers-Ordre.—Miracle du St. Sacrement de Douai.—La légende des miracles de Ste. Anne.—Causeries du père Chrysalogue.—Bibliographie: La Revue Agricole, journal agricole véritablement digne de ce nom, etc., etc.—Les élections.—Les moissons.—La Chrysolodie.—Nécrologie.—Les apparitions de la Ste. Vierge Marie à la grotte de Lourdes et le jaillissement de la source miraculeuse.

Le bon esprit consiste à faire valoir celui des autres.

RECETTES

Bière économique pendant les travaux des champs

Au moment des moissons et des grands travaux de la campagne, les ouvriers boivent beaucoup, car les pertes par la transpiration sont considérables, il est donc utile de faire connaître une recette de bière si économique que son prix de revient ne dépasse pas un centin la pinte; il faut ajouter que cette boisson, par ses qualités hygiéniques, est certainement bien supérieure à toute autre boisson livrée à la consommation.

Pour 25 gallons d'eau, prenez: huit onces de houblon, trois pots de mélasse, 4 onces de levure de bière.

On fait infuser le houblon pendant une demi-heure sur le feu dans dix pintes d'eau que l'on tient pre-que toujours bouillante. On passe cette décoction à travers un linge et on y délaye la mélasse. On recommence une nouvelle immersion de houblon dans une nouvelle quantité d'eau chaude, pour l'épuiser complètement de ses principes solides et aromatiques; on passe encore la liqueur, et, après l'avoir réunie à la première, on l'introduit dans le tonneau que l'on remplit de l'eau dans laquelle on a délayé la levure de la bière. La fermentation s'établit en trois ou quatre jours en été.

Cette bière se conserve bien dans les fûts en vidange pendant un mois à six semaines, et mieux encore en bouteille où elle devient mousseuse. Il faut se servir que de barils propres ou qui n'ont contenu que du vin blanc ou de l'eau-de-vie.

Cramps au jarret

Les chevaux et les bestiaux ont souvent des cramps de cette nature, ce qui les empêche momentanément de fléchir le membre qui en est atteint. Lorsqu'elles durent longtemps et qu'elles sont fréquentes, il faut y porter remède. On frotte fortement le jarret et la jambe malades, en allant de bas en haut, avec un bouchon de paille imbibé d'essence de térébenthine.

FERME A LOUER

St. Roch des Aulnaies, Comté de l'Islet

Le soussigné affermera à la part ou louera à prix d'argent une partie de ses terres au premier rang de Saint-Roch, formant environ 140 arpents en superficie.

Cette ferme est bien améliorée, les clôtures en très-bon ordre et en meilleurs matériaux, dont 30 arpents en pierres; bâtisses convenables pour le fermier et pour les animaux, avec l'eau dans les étables à la chantepierre.

Instruments d'agriculture perfectionnés. La possession pourra en être donnée au 1er d'octobre prochain.

Une visite est sollicitée de suite, de toute personne qui désirerait affermer; c'est le meilleur temps de juger de la propriété.

J. B. DUPUIS.

St. Roch des Aulnaies, 20 juillet 1875.

ACTE CONCERNANT LA FAILLITE DE 1869 ET SES AMENDEMENTS.

DANS l'affaire de J. B. SAUCIER de Ste. Flavie, comté de Rimouki, marchand,

Failli.

JE, soussigné, OWEN MURPHY, Syndic Officiel, de Québec, ai été nommé syndic dans cette affaire.

Les créanciers sont requis de produire leurs réclamations sous un mois, et sont notifiés de se réunir à mon bureau, Bâtisses du Télégraphe, No. 26, Rue St. PIERRE, Québec, Lundi le 23e d'Août 1875, à 4 heures, M., pour l'examen public du failli et pour le règlement des affaires de la faillite en général.

Le failli est par le présent notifié d'y assister.

OWEN MURPHY,

Québec, 28 Juillet 1875.

Assignée.

MUSIQUE NOUVELLE!

MUSIQUE VOCALE:

Les deux mères	Boissière	25
Histoire d'oiseau	"	25
La chasse aux papillons	"	25
Noble coursier	Henrion	35
Mademoiselle	Boissière	25
L'œuvre rose	M. A. D.	25
Amour et prière	Lachman	25
Les lunettes magiques	Gariboldi	50
Le dernier de l'orpheline	Boissière	25
La fauvette et la prison	"	25
Les trois gâteaux	"	25
L'Asie pleure: elle prie, elle attend!	Ben. Fayoux	40
Le saint-Basile	Pessari	30
Chanson de Jean Prouvaire	Holmès	50
Amour et caprice	Bovary	25
Chan-on d'été	Rupès	50

MUSIQUE INSTRUMENTALE:

Le lys	Spindler	40
Transports joyeux	Lambert	80
Souviens-toi	Spindler	40
Andalusin, valse	Pémvaire	75
Les gondoles	Delorme	50
Heures heureuses	"	50
Chant du Lazzarone	Kowalski	70
Paysane	Marmontel	75
Bergère	Kowalski	60
Rose des Alpes	Spindler	40
Bouquet de violettes	"	40
Feuilles d'automne, valse	Dauids	70
Nuit d'Asie	Marmontel	75
Pauvre fleur	Spindler	40
Feuilles d'automne	Kowalski	60
Méditation	"	60
Sur l'Australie	"	60
Dreaming on the lake	Lott	80
Nuit et jour, valse	Lamothe	80
La joie hongroise, valse	Fischer	60
Columbine, Polka	Dessaux	50

En vente chez

A. LAVIGNE,

Marchand de pianos et harmoniums, Editeur de musique
114 rue St. Jean, QUÉBEC.

DEPARTEMENT DES JOUANES

Ottawa, août, 1875.

L'ÉCRIVAIN AUTORISÉ SUR LES ENVOIS AMÉRICAINS, jusqu'à nouvel ordre, sera de 11 par cent.

JAMES JOHNSON,

Le avis ci-dessus est le seul qui devra paraître dans les journaux autorisés à le publier.